

# *Le sexe c'est dégoûtant*

Antoine Jaccoud



*texte*

**Antoine Jaccoud**

*Mise en scène*

**Matthias Urban**

**Grange de Dorigny, du 30.1. au 8.2.2020**

**Théâtre de beausobre le 11 février 2020**

**Théâtre Benno Besson du 13 au 14 février 2020**

**Co-production théâtre St-Gervais du 24 au 29 mars 2020**

Cie générale de théâtre, saison 19-20

*Texte*  
**Antoine Jaccoud**

*Mise en scène*  
**Matthias Urban**

\*\*\*

*Avec*

**Shin Iglesias**

**Antonio Troilo**

**Isabelle Caillat**

**Roberto Molo**

**Matthias Urban**

\*\*\*

*Musique*

**Christoph König**

*Scénographie*

**Fanny Courvoisier**

*Lumières*

**Eloi Gianini**

*Costumes*

**Isabelle Boucharlat**

*Assistante à la mise en scène &  
Administration*

**Maria Da Silva**

*Collaboratrice artistique*

**Alexandra Thys**

## Introduction

Certains projets naissent autour de rencontres. En juin 2018, Antoine Jaccoud et Matthias Urban sont amenés à évoquer ensemble leurs aspirations, leurs envies et leur rêve de création. Il en ressort plusieurs points communs : outre le goût des écritures contemporaines, la sensibilité autour de questions humaines et sociologiques, l'envie de sonder les trajectoires de vie. Des acteurs romands sont également évoqués comme éléments inspirants. C'est le cas notamment d'Antonio Troilo, pour qui Antoine Jaccoud songe à écrire un rôle au théâtre, et avec qui Matthias Urban collabore régulièrement.

Antoine Jaccoud partage l'idée d'une pièce de théâtre originale, dans laquelle Antonio Troilo tient un des rôles principaux, et que la Compagnie générale de théâtre produit, dans une mise en scène de Matthias Urban.

Le rêve part de là, d'une idée extrêmement précise, comme une simple étoile dans le ciel évoque à elle seule tant de constellations, de galaxie, d'univers multiples.

Le projet s'intitule *Le sexe c'est dégoûtant*, et évoque une soirée entre quatre adultes, deux couples réunis pour tenter une première expérience d'échangisme. Entre doute et volontarisme, rêve et réalité, fantasme et trivialité, la soirée révèle les tourments existentiels des personnages, dans lesquels nous pouvons tous nous reconnaître.

Un enjeu plus souterrain se profile, une quête de consolation et de réparation anime les protagonistes. Un besoin de tendresse, de sécurité même, qui s'identifie derrière le grotesque de la situation. Il y aura des vertiges, des fou-rires (espérons le), mais peut-être aussi des larmes. L'on va dès lors s'intéresser à ce qu'il y a derrière, ou dessous, le sexe et la sexualité... On parle parfois de "satisfaction sexuelle de besoins non sexuels". Un besoin de reconnaissance, de liens, de partage avec l'autre se fait ressentir, et ce vertige, cette sensation vécue dans son intimité, se partage dans un théâtre.

Sensible, drôle, tendre, la pièce de Jaccoud est une aventure humaine qui se raconte simplement, entre quatre yeux, sans détours.

## Note de l'auteur

En 1999, j'écrivais *Je suis le mari de Lolo*, un monologue qui aspirait à dire, entre ironie et compassion, toute la détresse que je voyais poindre derrière le spectacle de la surabondance (mammaire) et de son culte. Ce spectacle, *boosté* par la mort – hélas prévisible à mes yeux- de Lolo Ferrari, connaissait un succès inespéré et de multiples adaptations à l'étranger. Peut-être que cette volonté de mettre au jour ce qui se cache ou se joue – de sombre, de trouble, de noir- derrière l'apparente simplicité de nos commerces érotiques avait touché juste. Je souhaite me pencher aujourd'hui sur ce qu'il est convenu d'appeler *l'échangisme*, ou plutôt confronter quatre personnages, ni meilleurs ni plus grands pécheurs que moi, devant cette tentation. On leur a vendu l'affaire comme *une expérience* à tenter une fois la quarantaine passée (on commence à avoir du cuir, à cet âge-là, sur le cœur comme sur les zones érogènes), on leur a raconté que leur couple pouvait sortir consolidé de la chose, ou alors plus libre, plus apte au *lâcher-prise* (j'adore ce mot !). On les a encouragés, enfin, à, comme on dit, *sortir de leur zone de confort* (j'adore cette expression) monogame et petit-bourgeois. Les voilà au pied du mur, si je puis dire, là où l'on reconnaît le maçon. Reste à l'escalader, ce mur, et peut-être à prendre la mesure du gouffre qui sépare parfois le fantasme de la réalité, le désir de transgression au passage à l'acte.

J'aime à penser que la mort de Dieu voici quelques siècles (en tout cas sous nos latitudes) et l'absolue liberté dont nous jouissons dans le capitalisme libéral ont comme permis – outre le fait de « jouir sans entraves »- la mise au jour de nos limites et de nos petites. L'abondance de fitness et de nail bar atteste à mes yeux de cette finitude (et ce déficit de transcendance) de nos compétences devant les espaces infinis de la Liberté . On a là en effet, à mes yeux tout au moins, l'expression même des variantes les plus prosaïques, ou les plus désenchantées, de la maximisation de soi qu'autorise un ciel désormais vide. Une situation telle que l'échangisme, sous la forme d'*une première fois* vécue par des amateurs sans grande expérience du libertinage, devrait permettre de reconduire cette idée un peu critique de la société contemporaine. S'il n'est déjà pas facile d'échanger des mots ou des opinions avec ses semblables, il n'y a pas de raison qu'il soit plus aisé d'échanger des corps, des caresses, des sucs et des sécrétions.

Libre, mais souvent un peu *petit*, et assurément *perdu*, voilà mon idée de l'homme du 21<sup>e</sup> siècle. C'était le thème de « en attendant la grippe aviaire », farce noire que j'avais écrite comme une réponse tout à la fois ironique et angoissée à la pandémie mondiale qui nous était promise voici quelques années. Ce sera probablement aussi une des idées sous-jacentes de la pièce à venir.

Enfin, la volonté de créer une intrigue qui convoque aussi l'irruption de l'enfant, du parent malade, et peut-être de l'animal domestique, permettra aussi de rappeler, à nos personnages tout au moins, que s'il est bon d'être amant, maîtresse, *machine désirante* ou objet de désir, l'échangiste n'en reste pas moins parent, enfant ou simplement en charge d'une autre vie que la sienne. On s'autorisera ainsi de poser la question du lien, ou plutôt des liens multiples qui sont les nôtres et font, par leur diversité même (entre chosification du partenaire sexuel et sacralisation de notre progéniture...) toute la difficulté de nos existences. Le programme est ambitieux, certes, mais le sexe, cette belle enveloppe narrative, a cette vertu de permettre de conter bien des choses. Et si son évocation fait rire, on doit alors se dire qu'avec son secours on devrait se débrouiller aussi pour faire pleurer.



Antoine Jaccoud

## **Intuition de mise en scène**

Ce projet s'inscrit dans une continuité de pièces intimes, invoquant des thématiques socio-culturelles régulièrement explorées au fil des mes dernières mise en scène. Je veux citer ici Vernissage, de Vaclav Havel par exemple (Grange de Dorigny – Théâtre des Osses – Petithéâtre de Sion, 2015). Dans la pièce du dramaturge tchèque, le travail avec les acteurs s'est déployé autour de la précision minutieuse apportée aux intentions, aux rythmes, aux corps. En soixante minutes, rythmé par des morceaux de musique composé par Christoph König, Vernissage a pris son envol dans les imaginaires collectifs, porté par une rythmique sans faille et une rigueur des trois acteurs au talent confirmé.

Je souhaite explorer l'intimité des personnages, sonder leurs sentiments intérieurs, leurs tourments afin de les rendre perceptibles aux spectateurs. Les thèmes évoqués par le texte de Jaccoud font écho à des préoccupations que nous tous vivons, qui nous touchent, nous interrogent. La sexualité en général est peu abordée au théâtre, ou de façon indirecte. Ici cette question devient un enjeu vital pour les personnages, chacun pris à sa façon dans la nasse de ses doutes, de ses peurs, de ses envies, de ses blessures. Que sait-on de sa propre sexualité ? Comment la réinvente-t-on ? Comment la vit-on au sein d'un couple, après vingt ans de vie commune ? Quels changements s'opèrent à l'approche de la cinquantaine ? De quoi a-t-on besoin ? De renouveau ? De ré-invention ? De pardon ?

Ces questions traversent les cinq personnages, et se révèlent le temps d'une soirée. La pièce de théâtre, conditionnée par de petites ellipses, déroule sa temporalité en une soirée et une nuit. C'est au rivage d'une aube naissante que les deux couples se séparent, révolutionnés, bouleversés, entrechoqués. Et nous spectateurs avec eux, pareillement émus, allégés peut-être, libérés du poids que ce thème abordé ait fait son chemin en nous.

Dans ce genre de projet théâtral, ainsi que dans Vernissage, La Comédie des erreurs de Shakespeare ou dans les Dramuscules de Thomas Bernhard, j'attache une grande importance à la direction d'acteurs. Je découvre au fil de mes projets un horizon de jeu à explorer avec les acteurs. Plus précisément, il ne s'agit pas de recréer un jeu simplement

naturaliste, conforme à la réalité, mais de trouver un territoire qui jouxte notre réalité, un territoire subtilement décalé, où les acteurs participent concrètement à trouver ensemble cette zone de jeu, porteuse d'émotions et de liberté. C'est une cuisine subtile à concevoir. Je travaille énormément le rythme, le corps des acteurs, la décontraction intérieure, la clarté des intentions, la complicité de l'équipe de création, la joie d'être, le plaisir de donner.

Il m'est donné ici de poursuivre assidûment ce travail collaboratif, tout en ayant la chance de collaborer directement avec l'auteur. J'avoue également une admiration pour la production littéraire d'Antoine Jaccoud, avec laquelle je ressens une véritable affinité. Son recueil de textes courts *Country* (Ed. d'autre part) par exemple dresse le portrait de différents personnages en petites touches subtiles. Si l'humour l'emporte bien souvent dans ces croquis d'individus en décalage avec la société, on trouve beaucoup de tendresse et d'attention portée au genre humain. C'est ainsi qu'on finit toujours par s'y retrouver, dans un subtil jeu de miroir dont Jaccoud, en fin observateur, a le secret. Nous sentant concernés, faisant partie d'un tout, nous avançons dans cette série de petites histoires comme on le ferait en allant visiter un cousin, un ami éloigné, un parent dont on voudrait se rapprocher, conscients du temps qui passe et de l'importance de garder les liens, qu'ils soient familiaux ou amicaux.

## **Scénographie**

La pièce est à priori une pièce d'intérieur, où un couple accueille ses invités dans un séjour. Dans ma collaboration avec la scénographe Fanny Courvoisier (1984, *Le prince...*, *Vernissage*, *La Comédie des erreurs*, *Petits matins*, *l'Hiver quatre chiens...*), nous avons toujours cherché un environnement symbolique, une machine à jouer qui imbrique les acteurs et renforce le propos. C'est dans cette direction que je souhaite poursuivre la recherche plastique.

Concrètement, nous avons deux espaces : la vitrine sociale, le salon où les personnages se retrouvent et entrent en rapport les uns avec les autres. Et nous avons un lieu intime, où nous entendons la voix intérieure des personnages, leur histoire, leurs blessures, leur vraie nature cachée sous la pression sociale. Nous songeons à créer par le jeu des

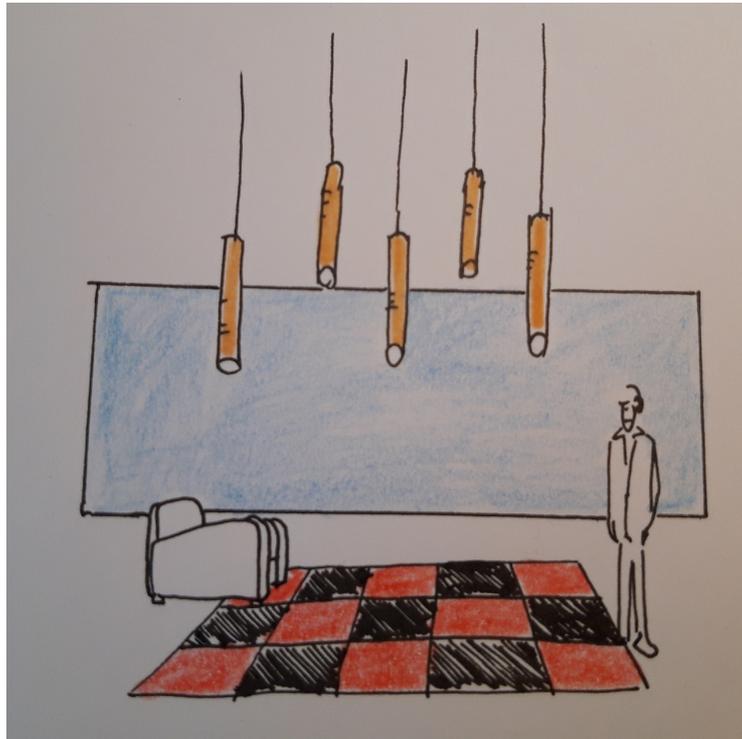
textures des sols, des moquettes par exemple, des espaces délimités comme une variation d'échiquier. La lumière viendra également consolider la perception de ces différents espaces où les acteurs vont circuler, et passer d'un espace à un autre, entre le social et l'intime.

Je pense également travailler la piste d'un environnement un peu étouffant, entre design et éléments post-moderne envahissants. Une référence me vient immédiatement à l'esprit, la scénographie du film de Kubrick Orange mécanique, où les matériaux clinquants, froids et métalliques d'un intérieur bourgeois viennent confirmer une dégradation des rapports sociaux, voir une déshumanisation des occupants. Il ne s'agit pas de reproduire des éléments trop envahissants, mais de créer un environnement qui évoque l'état d'esprit des personnages. Je pense notamment à la cage dorée de mon spectacle Vernissage, ou de simples élastiques tendus en demi-cercle suggéraient à la fois une cage dans laquelle le couple se serait enfermé, tout en créant un espace au design épuré, très à l'avant-garde. L'espace délimité proposait également plusieurs aires de jeux, et permettait aux acteurs d'évoluer dans le décor de façon très organique.

Dans le cas présent, je souhaite également donner aux acteurs la possibilité d'intervenir dans le décor. Modulable, mouvant, « friable » peut-être, chacun a l'occasion de se créer un espace intime, l'espace de la confession, l'espace-vérité. C'est aussi pour moi l'occasion de travailler sur les transitions entre le dedans et le dehors, le social et l'intime, le vrai et le faux en créant des moments musicaux. Dans toutes mes productions théâtrales, il y a de la chanson, et la scénographie ainsi que la lumière participent de ce choix narratif. Je souhaite pouvoir créer un espace dédié à la chanson, pour certains des personnages du moins. Cette voix chantée participe de l'espace intime, la voix intérieure évoquée plus haut. Dans mes dernières productions, les chansons ont toujours apporté énormément à la trame narrative, et les compositions du musicien Christoph König, outre leur beauté et leur originalité, aident énormément le travail d'interprétation des comédiens.

La scénographie prend bien sûr en compte le lieu particulier de création : La Grange de Dorigny. Relativement limité pour bien des aspects techniques, l'espace scénique reste néanmoins vaste avec une belle ouverture de près de douze mètres. Je souhaite le délimiter en fond de scène avec une toile éclairée à la façon d'un cyclo, mais avec une patine plus prononcée, s'ouvrant sur un horizon tel la fenêtre d'un penthouse ou d'une villa d'architecte. Il produira un effet à mi-chemin entre un tableau d'art moderne (Blue Monochrome, Yves Klein, 1961), et un paysage sans limite, inaccessible, le bleu infini d'une mer lointaine.

Le décor facilite également la tournée, puisque outre les représentations à St-Gervais, je travaille à la diffusion du spectacle auprès de Nuithonie, Benno Besson.



*Figure 1, intérieur avec moquette et monochrome*

Matthias Urban, mars 2019.